

## **Rouge Brésil et Verte Normandie Histoire et émergence**

*Conférence publique de*

**ANTOINE POUILLIEUTE**  
*Conseiller d'Etat, ambassadeur*

*Samedi 22 septembre 2012*

---

En ce premier jour d'automne, je suis très honoré d'intervenir devant votre Compagnie.

- Tout d'abord parce que l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen contribue depuis 268 ans au rayonnement des idées dans la plus grande tradition française de ce que l'on nomme les sociétés savantes et que l'on pourrait aussi appeler les sociétés de l'esprit.
- Ensuite parce que revenir à Rouen est pour moi comme un élixir de jouvence grâce auquel, dans ma mémoire, l'odeur des marronniers du Lycée Corneille le dispute aux cours austères de Saint Jean-Baptiste de la Salle ou aux amphithéâtres bruyants d'une Faculté de droit alors implantée à Mont-Saint-Aignan.
- Enfin parce que l'annuaire de vos membres offre une liste de talents mais aussi d'amitiés : nombre de vos patronymes me sont familiers soit directement, soit pour les avoir entendus chez mes parents dont la demeure, rue Damiette, reste veillée par l'ombre bienveillante des flèches de la Cathédrale, de Saint Ouen et de Saint Maclou.

Lorsqu'en début d'année, François Gay voulut bien me solliciter pour cette conférence publique, il me donna à choisir entre deux thèmes :

- L'un relatif à la Normandie et au Brésil après ma mission comme ambassadeur de France à Brasília ;

- L'autre relatif à l'organisation territoriale de ces deux grands pays du fait de ma qualité de conseiller d'Etat.

C'est le premier de ces sujets que je traiterai aujourd'hui : celui de la relation entre le Rouge Brésil et la Verte Normandie. En effet, voici une relation de plus de cinq siècles qu'il faut désormais considérer à l'aune des notions souvent utilisées et mal comprises de « vieille Europe » d'un côté et de « puissance émergente » de l'autre.

Je tiens néanmoins à justifier devant votre Compagnie les raisons qui me firent écarter l'autre thème proposé : celui de la comparaison des organisations territoriales brésilienne et française. Ma conviction est que, pour tirer un enseignement utile d'une comparaison, encore faut-il que les éléments comparés soient comparables. Sinon, l'on ne manie que le paradoxe. Jugez-en ! Le Brésil est vaste de 8,5 millions Km<sup>2</sup> et fort de 200 millions d'habitants ; donc, 17 fois la superficie de la France pour 3 fois sa population. Cette immensité plutôt vide fut à l'origine divisée en quelques capitaineries coloniales, puis administrée selon une organisation des plus simples : un Etat fédéral dont la capitale siège, depuis le 21 avril 1960, à Brasília, 27 états fédérés<sup>1</sup> – 27 comme les états-membres de l'Union européenne... – et à peine 5.000 municipalités, dites *prefeituras municipais*. Comparaison n'est donc pas raison si l'on songe aux 36.782 communes de France.

Aussi m'a-t-il semblé que, si une approche comparative entre le Brésil et les Etats-Unis pouvait sans doute s'avérer pertinente<sup>2</sup>, celle entre un vieux pays centralisé et une vaste fédération autorisait plus le sophisme que la réflexion. Tout au plus peut-on relever l'existence, au Brésil, d'un *Rio Grande do Norte* et d'un *Rio Grande do Sul*. Mais, toute ressemblance avec la Haute et la Basse-Normandie serait fortuite puisque le *Rio Grande do Norte*, au Nord-Est du pays, et le *Rio Grande do Sul*, mitoyen de l'Uruguay, sont distants de plus de 5.000 kms : la réunification ou la non réunification de ces deux régions n'effleure donc là-bas aucun esprit, fut-il académique...

\*

---

<sup>1</sup> En fait 26 états fédérés auquel s'ajoute le district fédéral de Brasília ; donc 27 entités de la République fédérative du Brésil.

<sup>2</sup> Voir en ce sens Cynthia Ghorra-Gobin et Hervé Théry (CNRS) dans Archicube n° 5, décembre 2008, p. 64 à 79.

Plongeons donc dans l'Histoire pour y découvrir la réalité et la consistance de rapports inédits.

### - **Un lien d'abord maritime**

La Normandie et le Brésil ont depuis toujours entretenu des relations fondées sur la curiosité et l'empathie.

- Depuis toujours ? Pas tout à fait. Il fallut quand même attendre la Renaissance – 600 ans après que Rollon eut signé le traité de Saint-Clair-sur-Epte et 70 ans après que Jeanne trépassa sur le bûcher – pour que des capitaines intrépides se lançassent vers les Indes en se déportant à ce point à travers l'Atlantique Sud qu'ils s'échouèrent, bien malgré eux, sur une côte inconnue. Et ceci avant même d'avoir trouvé les vents censés les aider à franchir le cap de Bonne-Espérance, celui à partir duquel l'on cesse de voguer vers le Sud pour filer enfin vers l'Est, vers les Indes.

C'est officiellement le 23 avril 1500 que l'amiral Pedro Alvarès Cabral accosta au droit des hautes falaises de Trancoso dans la Bahia<sup>3</sup>. L'on vient de le dire, cette découverte dut un peu au hasard – tout comme d'ailleurs celle de l'Amérique ou plutôt des Antilles, en octobre 1492, par Christophe Colomb – et beaucoup à la nécessité puisqu'il fallait à tout prix ouvrir une route des Indes par l'Ouest. En cela, la découverte du Brésil s'inscrit bien dans celles qui, au cours des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, marquèrent le déclin de Venise et le déplacement des échanges de la Méditerranée vers l'Océan atlantique. Mais, cette découverte procède plus des aléas de la navigation que d'une volonté exploratrice, comme le sera celle de Jacques Cartier lorsqu'en 1534, il aborda Terre-Neuve avant de s'enfoncer dans les eaux froides du Saint-Laurent. Le dessein n'était pas de découvrir une terre, mais d'ouvrir une route. D'ailleurs – contrairement au principe de liberté organisant la navigation en Méditerranée – l'Espagne et le Portugal s'arrogèrent aussitôt le monopole de navigation dans l'Atlantique Sud dans l'esprit jaloux et exclusif du traité de Tordesillas de 1494.

---

<sup>3</sup> Pour situer cette découverte, rappelons qu'il faudra attendre 1517 pour que Fernán de Córdoba approche des côtes du Mexique sur lesquelles Cortès accostera à Vera Cruz en 1519.

- Et les Normands ? Ils n'étaient pas loin. Certains prétendirent même qu'ils furent en avance excipant d'une prétendue mission conduite en 1448 par le cartographe dieppois Jean Cousin et les frères Pinzón : une tempête les ayant écartés de la route des Açores, ils se seraient échoués sur les terres du Maranhão, dans le *Nordeste* brésilien. Cette épopée nullement avérée semble plutôt une mystification imaginée dans l'unique dessein de faire d'un Normand le découvreur des Amériques. Plus sérieusement, l'on connaît la traversée de Paulmier de Gonneville qui, partant de Honfleur le 24 juin 1503, parvint six mois plus tard dans le Pernambouco, plus au nord que l'amiral Cabral quatre ans plus tôt. L'on sait aussi les expéditions de Jehan Ango à partir de Dieppe. C'est d'ailleurs à cause des Amériques que son plus brillant corsaire, Jean Fleury, originaire de Vatteville, fut exécuté en 1527 sur l'ordre de Charles-Quint après lui avoir infligé un insupportable outrage : la rapine du trésor du dernier empereur aztèque que Cortès, *conquistador* de la couronne madrilène, ramenait paisiblement du Mexique.

Si les Normands furent actifs en Amérique du Nord – en baie de New York comme le long des côtes du Canada –, ils furent aussi présents en Amérique centrale et du Sud : dès 1503 au Brésil et, ne l'oublions pas, durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle en Guyane. J'y insiste : le lien entre le Rouge Brésil et la Verte Normandie est d'abord un lien bleu, un lien maritime, et même un lien atlantique. En effet, la découverte des Amériques fut une formidable opportunité de croissance pour les ports normands et, si les capitaines se combattaient rudement, les équipages, eux, s'accordaient assez bien. Situé dans la Péninsule Ibérique – ce qui est juste – l'on pare souvent le Portugal d'un tempérament méditerranéen – ce qui est faux. C'est un pays océanique dont bien des traits forgèrent aussi le caractère des marins basques, normands, bretons ou celtes. Et la présence portugaise au Brésil durant près de quatre siècles ne fut pas sans empreindre la mentalité brésilienne en structurant une société très codée et en formant des hommes rudes à la tâche, résolus et, pour tout dire, assez têtus.

- Une fois découverte cette terre féconde vint aussitôt le temps de l'exploitation économique : exploitation soutenue par la Couronne portugaise d'un côté, maraudes plus opportunistes du côté des armateurs et marchands normands, qui ne furent

pas les derniers à ramener or, racines, peaux, pierres, plumes, coton et bois en provenance du Brésil.

Le fameux « bois de braise » ou *Pau-Brasil* – au cœur du roman « Rouge Brésil » qui valut à J-C. Rufin le Prix Goncourt en 2001<sup>4</sup> – fut vite connu en Europe et sa résine écarlate servit dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle aux teintures de la florissante draperie rouennaise. Avec Marseille, le port de Rouen en obtint d'ailleurs le monopole d'importation en 1549. Aujourd'hui encore – l'ancien Président de votre Compagnie, Philippe Davenet, ne me démentira pas – le *Pau-Brasil* reste une essence fort prisée des violonistes et des violoncellistes pour la confection de leurs archers.

### - Un regard faussement superficiel

- Le regard que nous portons sur le Brésil se résume souvent à trois clichés : la plage, le football et la samba. Une caricature comporte toujours un trait de vérité. Au Brésil, la plage est le seul lieu de rencontre libre et ouvert où se mêlent des milieux sociaux aux relations ordinairement plus segmentées. Le football est un élément d'identité laissant au rêve la place que la vie réelle lui enlève. La samba comme le carnaval sont des expressions jubilatoires où la transgression obéit à des codes stricts. A Rio de Janeiro comme à Salvador da Bahia, les défilés sont réglés de façon immuable, aux antipodes de l'improvisation brouillonne que croit percevoir le spectateur non averti.

Ces clichés expriment aussi le fait qu'en Europe, lorsqu'on parle d'Amérique latine, le qualificatif latin – latino, donc romantique – l'emporte aussitôt sur le substantif Amérique. Or, les Brésiliens se vivent d'abord comme un peuple des Amériques. Pourquoi ? Un peu de sociologie coloniale l'explique. Les Anglais envoyaient dans leurs possessions de bons éléments de la société civile ou militaire ; ils servaient sans vergogne un impérialisme économique dépourvu de toute prétention assimilatrice ; d'ailleurs aux Indes, en Asie ou en Afrique, les palais des gouverneurs britanniques étaient toujours situés en-dehors ou au-dessus des cités. Les Français, quant à eux, envoyaient outre-mer les cadets des bonnes familles ; ils

---

<sup>4</sup> « Rouge Brésil » par Jean-Christophe Rufin – Gallimard, 2001.

servaient naturellement un projet économique, mais mâtiné d'une ambition civilisatrice ; en Afrique du Nord, en Afrique sub-saharienne ou en Indochine, les palais des gouverneurs français rayonnaient non seulement au cœur des cités, mais ils se voulaient le cœur des cités. Ajoutons qu'une fois leur mission accomplie, Anglais et Français avaient vocation au retour dans la mère patrie.

A l'exception notoire de la Cour portugaise fuyant en 1807 l'invasion de l'Ibérie par les troupes napoléoniennes du général Junot, puis du maréchal Soult, ce fut au contraire la lie de la société que le Portugal expédiait au loin de Lisbonne, Braga ou Porto. Les colons, vite devenus des *bandeirantes*, n'avaient en poche qu'un aller simple. Le Nouveau Monde était leur nouveau destin et, en découvrant l'inconnu, ils arrivaient chez eux : d'où le développement fulgurant du métissage. Ce sentiment fut d'autant plus fort que, contrairement aux *conquistadores* espagnols au Mexique ou dans les Andes, les Portugais ne rencontrèrent pas au Brésil – hormis quelques Guaranis ou Tupinambas – de grandes civilisations amérindiennes : point d'Aztèques, d'Incas ou de Mayas. Ils découvrirent au contraire un pays vierge et vide, d'une immensité vertigineuse où tout était à prendre. C'est pourquoi le tempérament brésilien est si profondément américain quand bien même la confusion entre peuples des Amériques et ressortissants des Etats-Unis fausse la perspective au point d'ignorer un élément fondateur de l'identité brésilienne.

- En retour, le regard que portent les Brésiliens sur la France n'est pas non plus dépourvu de clichés. Pourtant, la culture française exprima toujours assez naturellement les valeurs recherchées par l'élite brésilienne. Ainsi, en 1789, une conjuration menée par Joaquim Jose da Silva Xavier, officier dentiste – d'où son surnom de *Tiradentes* – tenta de s'affranchir du colonisateur portugais. Son joug était d'autant plus mal supporté qu'à l'exploitation – en 1788, la Couronne portugaise n'exigea pas moins de 8 tonnes d'or en impositions diverses – s'ajoutait un asservissement intellectuel : il faudra attendre la proclamation de la République en 1889 pour que des livres puissent être imprimés au Brésil même au lieu d'être importés du Portugal. La conjuration de *Tiradentes* – appelée *Inconfidências* – menée à partir d'Ouro Preto fut trahie et ses

meneurs jugés, puis exécutés. Mais, cette conspiration puisa bien son inspiration dans l'esprit des Lumières et le rationalisme<sup>5</sup>.

D'ailleurs, le drapeau de l'état du Minas Gérais, où se situe Ouro Preto, porte encore aujourd'hui en son centre un triangle maçonnique écarlate proclamant les valeurs d'égalité et de fraternité. Ce sont ces mêmes valeurs que portèrent ensuite les saint-simoniens, puis les positivistes avec Auguste Comte, auteur de la devise du Brésil : *ordem e progresso*. La vérité force d'ailleurs à rappeler qu'Auguste Comte mentionnait « *l'ordre, le progrès et l'amour* ». Mais, l'amour manque désormais à l'appel, à moins qu'il ne soit déjà inclus dans le progrès.

Ce regard empathique du Brésil sur la France se retrouve aussi dans l'art de vivre à la française. Cet art de vivre n'est pas une simple vanité bourgeoise, mais un *corpus* de valeurs au nombre desquelles le respect d'autrui, la préférence pour la diversité, l'importance accordée à la culture et à l'éducation, le goût pour l'échange et le débat... Les Normands jouèrent d'ailleurs un rôle décisif pour promouvoir au Brésil l'art de vivre à la française.

En effet, la Cour portugaise exilée au Brésil devant rentrer au pays, le fils du roi du Portugal, peu empressé de retraverser l'Atlantique, se hâta de proclamer l'indépendance de l'Empire brésilien et prit en 1822, comme chef de la maison des Bragance, le nom de Pedro I. Son fils, Pedro II, eut une fille – Isabelle – qui épousa en 1864 Gaston d'Orléans, comte d'Eu, fils de Louis d'Orléans et petit-fils de Louis-Philippe, roi des Français. De solides relations naquirent alors entre Rio de Janeiro et Eu en Seine-Maritime, là même où le couple princier vécut son exil après la proclamation de la République. Ainsi trouve-t-on encore nombre d'exemples d'architectures anglo-normandes à Petrópolis, cité d'altitude proche de Rio où la Cour passait son estivage et qui ne dépareilleraient nullement à Cabourg, Trouville ou Etretat.

---

<sup>5</sup> Voir Armelle Enders in « Nouvelle histoire du Brésil » chez Chandeigne, février 2008 ; p. 88 et s.

## - Une relation consistante

- A l'heure où, en 2008, un partenariat stratégique fut conclu entre le Brésil et la France – j'eus l'honneur d'en coordonner la négociation – les relations avec la Normandie restent d'une vive actualité.
  - À l'automne dernier, mon épouse et moi avons été revoir au Havre « le Volcan » – ou le « Pot de Yaourt » comme l'on dit là-bas – construit entre 1978 et 1982 par Oscar Niemeyer lorsqu'il fut exilé par la dictature qui s'abattit sur le Brésil de 1964 à 1985. En France, il put exercer la profession pourtant réglementée d'architecte par une décision personnelle du Général De Gaulle. Ayant eu l'honneur de lui remettre la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur le jour même de ses 100 ans, je me souviens avec émotion du vieil homme évoquant, dans un parfait français, l'accueil bienveillant d'André Malraux, lequel avait visité vingt ans plus tôt le chantier de la capitale brésilienne en compagnie de son ami Le Corbusier. Cette occasion me permit d'ailleurs, sur l'aimable sollicitation de votre confrère Alain Robinne, de l'entretenir de la réfection de la flèche de la cathédrale de Rouen...
  - Ces relations sont aussi celles de la jeunesse puisque j'ai noté avec bonheur qu'en février 2011, la Maison de l'Université de Rouen consacra pas moins de trois soirées consécutives au Brésil. Sachez que ce que l'on nomme la musique populaire brésilienne (MPB), qui chante la *saudade* et les bons sentiments, est aujourd'hui encore la musique typique la plus vendue dans tout le réseau de la FNAC. Durant ma mission diplomatique, je fus comblé d'avoir pour interlocuteur le ministre Gilberto Gil afin de préparer l'année de la France au Brésil et, si la chanteuse Marisa Monte revient à Rouen, je vous conseille de ne pas la manquer : c'est une merveilleuse artiste.
  - Ces relations sont toujours, bien entendu, économiques puisque Rouen reste le premier port français d'importation et de stockage d'éthanol ; mais, peut-être devrais-je parler d'HAROPA plutôt que de port de



Rouen...<sup>6</sup> J'ai noté aussi que les mytiliculteurs de la baie du Mont Saint Michel importaient encore du bois imputrescible du Brésil afin d'équiper leurs élevages de moules.

- Enfin, ces relations demeurent celles qui unissent la communauté maritime. La dernière Armada de Rouen, en septembre 2009, accueillit la frégate *Brasil*, navire-école de la Marine brésilienne. Puisse-t-il en aller de même lors de la prochaine édition avant que – et c'est un projet sur lequel nous travaillons avec votre confrère Nicolas Plantrou – *Le Belém* ne mouille en baie de Guanabara pour l'ouverture des Jeux olympiques de Rio de Janeiro en 2016.
- Je voudrais conclure cette partie historique par deux évocations, l'une sombre et l'autre plus légère, contribuant, chacune à leur façon, à attester de la consistance des liens entre le Brésil et la Normandie.

- La première histoire est sombre en tant qu'elle affecte la dignité humaine. Chacun connaît l'épopée de Nicolas de Villegagnon. Parti du Havre le 12 juillet 1555, il ne quitta les côtes de France que le 14 août pour cause de mauvaise mer. Sur trois bâtiments, il embarqua 600 hommes – dont quelques femmes pour se marier et quelques enfants, dits « truchements », pour apprendre les langues indigènes – et mouilla en baie de Guanabara au droit de ce qui sera, à partir de 1565, la ville de Rio de Janeiro. Il bâtit alors Fort Coligny et y déroula le destin tragique de la « France antarctique » jusqu'en mars 1557, date à laquelle les Portugais chassèrent définitivement les Français. La vision romanesque de cette aventure est rapportée dans le roman déjà cité de J-C. Rufin « Rouge Brésil », mais le témoignage le plus puissant sur ce curieux phalanstère reste certainement celui du protestant Jean de Léry, qui publia en 1578 une « *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* » en réplique à la « *Cosmographie universelle* » publiée trois ans plus tôt par le moine cordelier André Thevet<sup>7</sup>. Après avoir sollicité

---

<sup>6</sup> Annonce de la création d'un GIE entre Le Havre, Rouen et Paris pour constituer le 4<sup>ème</sup> des grands ports nord européens : voir « La Correspondance économique » du 20/01/2012 p. 15.

<sup>7</sup> Voir Jean-Marc Montaigne in « Le trafic du Brésil, navigateurs normands, Bois-Rouge et cannibales pendant la Renaissance » chez ASI Communication à Rouen ; mars 2000.

des renforts auprès de Jean Calvin, les huguenots dépêchés sur place furent cependant vite expulsés de Fort Coligny par Villegagnon et durent vivre plusieurs mois auprès des Indiens anthropophages. Or, ils survécurent et, même, ils en revinrent ! Cette intimité n'était pas vraiment nouvelle puisqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Paulmier de Gonneville ramena à Honfleur un Tupinambas qu'il éduqua avant de lui léguer tous ses biens. Mais, contrairement aux Espagnols partisans d'une stricte ségrégation, les Normands – déjà habitués à la pratique du troc sur les côtes africaines – contribuèrent au Brésil à une acculturation fondée sur un métissage de nécessité porté par une véritable empathie envers les Indiens ; peut-être même aussi envers les Indiennes.

On retrouve sur le site de l'Université de Californie<sup>8</sup> la version numérisée de l'ouvrage publié par Ferdinand Denis en 1850 et intitulé : « *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550* ». Cette fête fastueuse fut organisée en l'honneur du roi Henri II et de sa jeune épouse Catherine de Médicis. La capitale normande voulait, en effet, supplanter Florence et Lyon, qui venaient juste de recevoir le couple royal. Aussi, la ville organisa-t-elle sur la Seine un combat entre pirogues – ou, selon les versions, une attaque par le fleuve d'un village érigé sur l'île Lacroix – bref, une mise en scène mobilisant une cinquantaine de Tupinambas ainsi qu'une centaine de Normands déguisés en Indiens. La description de cette manifestation ne manque pas de sel puisque, semble-t-il, la jeune reine ne fut pas plus gênée par la nudité des Indiens que par celle des robustes Normands grimés en Indiens : « *Les naturels étaient vêtus de leur innocence* » rapporta l'auteur...

Il reste des représentations de ces festivités sur les poutres du Musée des Antiquités, rue Bonvoisine, ou sur quelques vieilles demeures de garanciers, rue Eau-de-Robec. Mais, elles n'expriment cependant que l'écume des choses.

---

<sup>8</sup> Voir <books.google.com>.

Le fond des choses, lui, c'est la naissance d'un mythe : celui du bon sauvage avec, comme toujours, un sourire et une grimace.

Le sourire est une sympathie sincère pour des êtres différents – louée par Montaigne, Montesquieu, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Buffon et, à sa façon, par Lévi-Strauss – vantant la différence, l'altérité et l'altruisme au service d'une humanité plus élevée. Il s'agit d'un mythe – « *un mensonge qui dit vrai* », selon le mot de Jean Cocteau – proposant une vision idyllique d'un être naïf, non corrompu, prompt aux jeux de l'amour et en osmose avec la nature ; un naturel dont les qualités simples font bien évidemment ressortir l'angoisse existentielle de l'être civilisé.

La grimace, elle, est vraiment hideuse. La Compagnie de Jésus ayant été fondée en 1540<sup>9</sup>, Ignace de Loyola dut rapidement justifier des raisons ayant conduit à sa création. Implantés aux Amériques dès 1549 sous la protection de la couronne portugaise, les Jésuites venaient pour « inculturer » – selon le mot du père Arrupe, général des Jésuites de 1965 à 1981 – c'est-à-dire pour porter le message chrétien dans une aire inconnue ou, pour tout dire, pour « produire » de nouveaux fidèles. C'est au nom du mythe du bon sauvage que les Controverses de Valladolid<sup>10</sup> reconnurent en 1550 et 1551, non pas l'existence même de l'âme qui n'était pas cause, mais le principe d'égalité des droits et des devoirs entre tous les hommes, leur vocation à la liberté et leur aptitude à être catéchisés. Les Jésuites créèrent d'ailleurs de petits phalanstères – les *aldeias* ou réductions jésuites – pour « inculturer » les Indiens : on les visite encore en Uruguay et au Paraguay.

Mais, leur ardeur prosélyte s'opposait de front au servage requis par des colons en manque perpétuel de main

---

<sup>9</sup> Voir « Inigo » de François Sureau chez Gallimard – 2010.

<sup>10</sup> Valladolid se situe en Castille, au nord de l'Espagne. Sur ordre de Charles Quint s'y tient, en 1550 et 1551, un débat dogmatique opposant, notamment, le dominicain de Las Casas au théologien Sepúlveda sur la façon d'évangéliser les Indiens selon la morale chrétienne et non, comme on le croit trop souvent, sur le fait que les naturels aient ou non une âme.

d'œuvre. Passionnée, violente même<sup>11</sup>, la lutte tourna à l'avantage des colons puisque les Jésuites furent expulsés du Brésil, puis bannis du Portugal. La dimension la plus sombre de cette querelle tint alors au soutien – délibéré ou non, mais en tous cas avéré – de la Compagnie de Jésus à la traite négrière engagée depuis la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle et ayant conduit à la déportation de plus de 3 millions de Noirs à partir des côtes d'Afrique occidentale. Le bon sauvage étant un Indien susceptible d'être catéchisé et « inculturé », il fallait bien trouver une main d'œuvre de substitution, insusceptible d'accéder aux choses de l'esprit et de l'âme : une race plus servile, donc inférieure. Cette conséquence collatérale mais insupportable des controverses de Valladolid n'a pas été sans laisser de traces dans l'histoire brésilienne puisqu'il faudra attendre mai 1888 pour que l'esclavage soit aboli par l'empereur Pedro II, à la veille de la proclamation de la République ; soit 40 ans après la France grâce à Victor Schoelcher et 23 ans après les Etats-Unis grâce à Abraham Lincoln. Les voies du Seigneur sont décidément bien impénétrables...

- L'histoire plus légère n'est pas celle de l'introduction en France, en 1556, par le moine cordelier Thevet déjà cité de quelques graines exotiques qu'il confia à Jean Nicot, ambassadeur de France au Portugal, lequel en tira des feuilles dites *nicotina tabacum*. Avec celles-ci, l'habile courtisan soulagea les migraines de Catherine de Médicis et de son fils, François II, en leur faisant ingurgiter du tabac brésilien. Chacun connaît les méfaits du tabac dont le moindre n'est pas la taxe que Richelieu imposa dès 1629 sur son commerce et qui, sans cesse augmentée depuis lors, existe encore de nos jours. Je cite néanmoins cette anecdote puisque l'on cultiva du tabac en Normandie jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Non, c'est l'histoire inverse que j'aimerais conter devant votre Compagnie : celle qui fit qu'en 1723, c'est la France qui introduisit le café en Amazonie. Aujourd'hui, le Brésil est le premier producteur mondial de café avec 1,3

---

<sup>11</sup> Le père Antonio Vieira, supérieur des missions jésuites du Nord du Brésil, fut même expulsé du Brésil et traduit devant l'Inquisition de Lisbonne pour les positions qu'il prit en faveur des Indiens (*Quinto Imperio del Mondo*).

million de tonnes sur les 7 millions produites à travers le monde ; il est suivi par la Colombie, l'Indonésie, le Viêt-Nam, l'Éthiopie et la Côte d'Ivoire. Or, le café fut introduit aux Amériques par des colons néerlandais installés en Guyane hollandaise – aujourd'hui le Suriname – ayant rapporté avec eux quelques plants tirés de leurs possessions indonésiennes de Java et de Sumatra, eux-mêmes issus de la région de Moka au Yémen. Cette plante alors inconnue dans le Nouveau Monde fut jalousement protégée, mais pas au point d'empêcher qu'elle ne circulât secrètement entre le Maroni et l'Oyapock dans ce qu'on appela la « France équinoxiale » puis, à partir de la Révolution, le département de la Guyane. Or, sous le règne de Louis XV, la « France équinoxiale » était administrée par un Gouverneur dont l'activité était si intense que sa jeune épouse trahissait mal le désarroi dans lequel la plongeait un ennui profond. Le Brésil, alors colonie portugaise, envoya pour le représenter en Guyane un brillant officier de cavalerie, Francisco de Melo Palheta, dont l'activité était sans doute moindre que celle du Gouverneur puisqu'il eut le loisir d'adoucir le désarroi de l'épouse de ce dernier bien au-delà de ce que réclament ordinairement les relations diplomatiques<sup>12</sup>. Rappelé au Brésil, l'ardent officier reçut de la dame de son cœur un curieux bouquet d'adieux : un bouquet de plants de café. On connaît la suite...

Il n'est pas indifférent qu'un des plus brillants succès agricoles du Brésil trouve son origine dans un élan amoureux. Je ne sais si la promotion des échanges par le cœur fait encore partie des recommandations de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), mais l'histoire est si charmante qu'elle me semblait devoir être racontée tant elle éclaire d'une lumière plus douce la relation franco-brésilienne.

Voici pour l'histoire. Qu'en est-il maintenant de l'avenir ?

\*

---

<sup>12</sup> Voir Jean Vitaux : « Les petits plats de l'Histoire » - Puf, 2012.

L'Ancien et le Nouveau monde entretiennent des relations toujours intenses, mais dont la nature a bien changé. Pourquoi ? D'un côté, la relation transatlantique a tôt été confisquée par la relation avec les Etats-Unis. De l'autre, le Brésil – devenu le 6<sup>ème</sup> PIB mondial<sup>13</sup> (2.518 milliards \$) devant le Royaume-Uni (2.481 milliards \$), juste derrière la France (2.808 milliards \$) et qui, de ce fait, s'ennuie un peu en Amérique latine – s'est résolument engagé dans la mondialisation. Mais, il ne l'a pas fait seul. Il l'a fait aux côtés d'autres grands pays émergents comme la Russie, l'Inde et la Chine, mais aussi l'Afrique du Sud, l'Indonésie, le Mexique ou la Turquie.

### - Déclin et émergence

Ces deux mondes se parlent-ils encore, et de quoi ? Sont-ils, à l'inverse, menacés par le « Choc des civilisations » annoncé par Samuel Huntington dans son célèbre article publié en 1993 dans *Foreign Affairs* ? Ma conviction est que – à supposer que l'on sache vraiment de quoi l'on parle en évoquant les civilisations – il n'y a guère de choc à redouter entre le Brésil et l'Europe. En revanche, il y a une divergence de trajectoires sur laquelle il convient de s'interroger : quel destin commun peuvent donc partager la « Vieille Europe » et une puissance émergente ?

- La « Vieille Europe » ? Il n'est qu'à vivre quelque temps hors de France pour être frappé, au retour, par un manque d'enthousiasme du corps social ou, plus exactement, par le contraste entre « *la confiance et l'énergie des nouveaux venus de la réussite et la fatigue historique de l'Occident* », comme l'écrit avec justesse Dominique Moïsi<sup>14</sup>. Tout est prétexte à la frilosité et au repli. Faut-il pour autant sacrifier à l'antienne des « déclinologues » ?

La théorie du déclin procède d'une vision anthropomorphique de l'Histoire aux termes de laquelle, après l'éclosion et l'âge d'or, succède une fin nécessaire : soit par régression comme pour les Mayas au X<sup>e</sup> siècle, soit par dilution comme pour Sumer au IV<sup>e</sup> siècle avant JC. C'est cette vision cyclique de l'Histoire qui inspirait Paul Valéry lorsqu'il formula sa pensée après la Première Guerre mondiale : « *Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles* ».

---

<sup>13</sup> Voir Center for Economics and Business Research – 26/12/2011.

<sup>14</sup> Voir « La géopolitique de l'émotion » de Dominique Moïsi – Flammarion, 2010.

Ce n'est guère le sujet de cette communication, mais je n'adhère d'aucune façon aux thèses des « déclinologues » : l'Europe demeure une puissance politique, économique et intellectuelle dont la croissance restera durablement atone mais qui, si elle sait inventer un nouveau paradigme de progrès, dispose de tous les atouts nécessaires à un destin enviable.

- L'émergence, elle, est un concept bien différent, qui fut inventé vers 1920 par des biologistes voulant désigner une évolution dans laquelle :
  - Un ensemble devient intrinsèquement supérieur à la somme des entités qui le composent ;
  - Et adopte un comportement propre et distinct du cumul des comportements de ses entités constitutives.

C'est en suivant cette acception qu'en sciences sociales, l'on parle de « continents émergents » au nombre desquels le continent du vivant avec les biotechnologies, le continent du numérique avec l'informatique, le continent de la communication avec les médias ou le continent du virtuel avec la dématérialisation du réel<sup>15</sup>.

Mais, il fallut attendre 2003 pour que des experts de la banque *Goldman Sachs* appliquent ce concept à des pays qui, sans être déjà industrialisés, n'étaient cependant plus en développement : donc des pays « émergents émergés » selon la formule utilisée par Laurent Fabius, ministre normand des affaires étrangères. Ainsi donc naquirent les pays BRICS : Brésil, Russie, Inde, Chine, rejoints plus tard par l'Afrique du Sud.

J'indique tout de suite que la création du concept de BRICS ne signifie nullement que rien n'existait auparavant dans ces pays.

Ainsi durant le XX<sup>e</sup> siècle, le Brésil aura-t-il multiplié son PIB par 127 et sa population par 10. Quant à la Chambre de commerce franco-brésilienne, elle fut créée à Rio en 1901... La banque *Goldman Sachs* inventa donc un concept, mais pas l'Histoire.

---

<sup>15</sup> Voir « L'avenir du progrès » par Georges Balandier in Entretiens de l'Institut Diderot – 2011, p. 102 et s. - [www.institutdiderot.fr](http://www.institutdiderot.fr)

## - Une exposition croissante

- On parle beaucoup des BRICS, mais ils ne suivent pas un destin singulier comme le prétendent les tenants de la théorie – encore une – du découplage. Celle-ci entendait distinguer les pays industrialisés en crise des pays émergents immunisés contre cette crise. Or, ce que nous constatons aujourd'hui contredit cette thèse. Les BRICS connaissent, certes, une croissance plus soutenue par un effet de rattrapage, au point même que leur PIB cumulé équivalait dès 2007 à celui des Etats-Unis : soit 21,4% du PIB mondial. Mais, l'analyse des cycles économiques montre que le sort des pays émergents reste calé sur celui des pays industrialisés. Ce qui les différencie est une plus prompte capacité de rebond, une réactivité plus vive et, pour tout dire, une ardeur plus fraîche.

Ne surestimons donc pas trop les BRICS. L'Inde et le Brésil sont des démocraties, mais qui peut le prétendre de la Russie ou de la Chine ? Si tous ont fait le choix de l'économie de marché, le taux réel d'ouverture de leurs économies reste plutôt limité. Sur la question de la libéralisation de l'agriculture et des services, le Brésil et l'Inde tiennent des positions opposées. Le Brésil vient de déférer l'Afrique du Sud devant l'OMC pour entrave au commerce de la viande. Les dirigeants des BRICS se réunissent désormais régulièrement – ce qui est bien –, mais la fermeté de leur résolution est inversement proportionnelle à l'éclat de leurs sourires sur les photos de famille : on vient de le voir encore lors du 4<sup>ème</sup> sommet des BRICS réuni en mars 2012 à Delhi.

Ces pays développent des valeurs propres comme l'harmonie, le temps long, l'effort, la croissance inclusive... et échappent en partie à notre rationalité : ils peuvent tout à la fois être centralisateurs et fédérés, nationalistes et multilatéraux, continentaux et globaux, planificateurs et opportunistes... incarnant ainsi ce que d'aucuns appellent une émergence paradoxale.<sup>16</sup>

- Pour autant, ce serait une lourde erreur que de les sous-estimer. Les BRICS mobilisent aujourd'hui des masses critiques

---

<sup>16</sup> « BRICS, l'émergence paradoxale » par Jean-Pierre Raffarin – Le Figaro 31 août 2012 p. 14.



leur permettant de revendiquer toute leur place afin d'écrire, avec d'autres, le destin du monde. Ils représentent 15% du commerce international, 20% de la croissance mondiale et 40% de la population de la Planète. Ce sont d'immenses territoires terrestres et maritimes ; d'immenses peuples et – à l'exception notoire de la Russie – d'immenses jeunesse ; d'immenses flux d'investissements et d'immenses réserves de change. Ces réalités physiques sont également avérées en termes intellectuels : en 2008, le nombre d'articles scientifiques publiés dans des revues référencées a, pour la première fois, été supérieur au Brésil qu'en Russie. Le large fossé technologique d'hier n'est plus qu'une mince fêlure aujourd'hui. Par ailleurs, les BRICS disposent de marchés domestiques amples et larges, donc d'une demande intérieure tirant leur croissance. N'oublions pas qu'en Chine, la consommation des ménages ne représente à ce jour qu'à peine 35% du PIB : ce qui est fort peu.

Le dialogue qu'entretenaient hier l'Est et l'Ouest s'est ensuite enrichi d'un dialogue Nord/Sud. Mais, à l'heure du monde global, le dialogue devient aussi Sud/Sud et les BRICS échangent entre eux de plus en plus de biens et de services : en 2011, le commerce entre les pays BRICS a crû de 30%. La Chine est devenue le 1<sup>er</sup> partenaire économique du Brésil, se substituant ainsi aux Etats-Unis, ainsi que l'un des tout premiers investisseurs en Afrique. Dans le même temps, les BRICS et les nouveaux pays émergents dialoguent de plus en plus dans les domaines immatériels : les échanges d'étudiants se multiplient ; les équipes de chercheurs s'ouvrent et s'organisent ; les distances et les fuseaux horaires sont abolis par l'*Internet* et les réseaux sociaux ; la connaissance est disponible partout et tout de suite.

Enfin, je voudrais mentionner deux données immatérielles, qui me semblent déterminantes.

La première tient à la rusticité des sociétés des BRICS. C'est un atout dans la mesure où cette rusticité permet d'accepter les aléas du destin tandis que nous autres, sociétés industrialisées, recherchons sans cesse une mutualisation croissante des risques. L'élasticité sociale fait supporter ici ce qui serait considéré ailleurs comme inacceptable.

La seconde est que les BRICS ont chevillé au corps un inoxydable optimisme que justifient tout à la fois l'espoir et la confiance. C'est cet optimisme, qui transforme la crise en opportunités pour certains tandis que d'autres n'y recèlent qu'une funeste fatalité. Cet optimisme permet une projection dans l'avenir grâce à laquelle les BRICS, chemin faisant, acquièrent l'estime de soi en même temps que la considération des autres.

### - Une destinée durable ?

- Pour autant, tous ces atouts forgent-ils un destin ? Probablement oui en termes de statut international et de gouvernance mondiale. Désormais, plus personne ne défend sérieusement l'ordre issu de la Seconde guerre mondiale, qui prévalut jusqu'à la chute du Mur de Berlin en novembre 1989, et même au-delà. Les débats sur la composition du Conseil de sécurité des Nations Unies finiront bien par déboucher un jour, notamment pour combler l'écart de représentativité entre cette instance et l'Assemblée générale, sauvant de la sorte un système que l'on peut certes critiquer, mais auquel il n'existe aucune alternative crédible. De même, plus personne n'attend d'un G-8 les décisions que seul le G-20 semble désormais légitime pour en connaître ; la formule des G-6, 7 ou 8 aura quand même fonctionné durant 35 ans, ce qui est exceptionnel. Il en va tout autant pour le Fonds monétaire international (FMI) dont la réforme des quotes-parts traduit une légitime évolution dans la gouvernance. La relève opérée récemment à la Banque mondiale prouve que les Etats-Unis ne sont hélas guère prêts à consentir aux mêmes efforts. Que dire, enfin, des grandes conférences internationales – celle de Durban en 2011 sur le changement climatique ou celle de Rio+20 en 2012 organisée pour les 20 ans du Sommet de la Terre – où désormais, ce sont les BRICS qui font ou défont les consensus indispensables.

Mais, la gouvernance reste organique tandis que l'influence, elle, est politique. Or, si les BRICS portent une juste contestation d'un ordre obsolète, ils ne proposent aucun projet alternatif susceptible d'incarner un destin plus cohérent. Par ailleurs, la marche vers la démocratie – « *la construction de la vertu* » si chère à Montesquieu – se hâte lentement au point que l'idéal démocratique est tantôt déconsidéré par des processus

électorales dévoyés, tantôt contesté par des concepts comme celui de l'harmonie sociale permettant à la Chine de refuser le pluralisme politique au nom du progrès économique. S'il faut respecter le temps de chaque société, il convient aussi de maintenir la pression pour que le suffrage universel emporte des conséquences irréversibles<sup>17</sup>, pour que l'Etat de droit éveille les consciences, pour que l'esprit public garantisse l'intégrité des autorités légales, et pour que les pratiques démocratiques – auxquelles les printemps arabes ont montré que les réseaux sociaux participaient – posent les prémisses de ce qui, un jour, constituera une opinion publique.

A cet égard, on ne peut que soutenir la proposition du Centre d'études et de recherches internationales (CERI) tendant à instituer un dialogue entre l'Europe et les pays IBAS<sup>18</sup> : Inde, Brésil et Afrique du Sud. D'abord parce que le concept d'IBAS provient des pays concernés eux-mêmes et non du Nord comme le concept de BRICS ; ensuite et surtout parce que des liens particuliers seraient ainsi utilement tissés entre des pôles d'influence ayant l'idéal démocratique en partage.

- Une autre contrainte entravant un destin durable tient aux inégalités sociales, qui maintiennent nombre de pays en situation d'émergence ; c'est à dire avec une forte croissance économique sans vrai progrès social. Ces pays consentent pourtant beaucoup d'efforts pour faire reculer la pauvreté : en ce sens, ils pratiquent des politiques d'inclusion sociale. Mais, pour aller au-delà, ils devraient mener des politiques de cohésion sociale.

Certes, ceci est très difficile dans des pays-continentaux où les solidarités essentielles ne procèdent pas de l'Etat – un Etat souvent peu connu ni très respecté – mais de cercles de plus grande proximité : famille, cité, clan, église, ethnie... Prenons l'exemple du Brésil, le programme « *Bolsa Familia* » mis en place par F-H. Cardoso, puis développé par Lula et Dilma Rousseff, a permis d'arracher à la misère 11 millions de familles, soit environ 50 millions de personnes ; et ceci en

---

<sup>17</sup> Lula disait souvent : « *Jamais moi au Brésil ni Morales au Pérou n'auraient pu accéder au pouvoir sans le suffrage universel ; mais le suffrage universel exclut désormais – de façon mécanique – des élites que ne reconnaît pas un corps électoral large, pauvre et souvent illettré. C'est un effet irréversible du suffrage universel* ».

<sup>18</sup> « France/Pays émergents : réagir en Européens » par Christophe Jaffrelot – Le Figaro 14.08.2012.

créant une allocation monétaire dont seules les mères de famille ont l'usage. Mais, cette politique n'a pas empêché que, même sous Lula, 10% de la population concentraient encore entre leurs mains 62% de la richesse nationale. Combattre l'exclusion sociale est bien ; renforcer la cohésion sociale est mieux. D'ailleurs, les politiques sociales mises en œuvre ont été relativement onéreuses et inefficaces du fait d'un effet redistributif trop faible. En revanche, l'on constate qu'avec un chômage situé autour de 6%, c'est la progression du salariat formel qui a constitué la politique sociale la plus efficace en termes économiques aussi bien que démocratiques. Un salaire vaut toutes les allocations imaginables...

L'éclosion de la citoyenneté passe, en effet, par le développement d'une classe moyenne attachée à l'épargne, à l'éducation et à la préparation de l'avenir. En 2000, on évaluait à 1,8 milliard d'individus la classe moyenne du monde. En 2030, elle en comptera 4,8 milliards, soit un croît de 3 milliards. 90% – donc 2,7 milliards – proviendront d'Asie et 130 millions d'Amérique latine ; plus tard viendra le temps de l'Afrique. C'est là une tendance structurante de notre monde global. Voyez, par exemple, l'évolution impressionnante des dépenses éducatives privées au Viêt-Nam. Voyez aussi l'évolution intérieure de la Turquie ou de l'Indonésie rapportant la preuve d'une coexistence possible entre la modernité et l'Islam non arabe. Au Brésil, où elle fut laminée par l'hyper-inflation jusqu'aux années 80, la classe moyenne est passée de 34% des consommateurs en 2005 à 52% en 2009, soit 95 millions de personnes et 113 millions attendues en 2014. En 15 ans, 70% de la population brésilienne aura donc rejoint la classe moyenne.

Ces évolutions sont certes moins marquantes que les grandes alternances politiques, mais elles sont plus décisives dans la mesure où, au-delà d'un certain seuil, elles engagent les sociétés sur un chemin de progrès plus pérenne. Bien sûr, elles ne sont pas sans effet pervers. Une classe moyenne florissante favorise souvent un individualisme étroit plutôt qu'une solidarité active. Mais, il y a de bonnes chances qu'il faille en passer par là avant de bâtir un sentiment d'appartenance, un *affectio societatis* comme diraient les juristes, transformant une somme de réussites individuelles en un destin collectif. En ce sens, les réflexions sur la mesure des performances économiques et du

progrès social proposées en 2010 par Joseph Stiglitz, Amartya Sen et Jean-Paul Fitoussi – c'est-à-dire une nouvelle mesure du PIB et de la croissance – mériteraient certainement une plus juste considération.

### - Le Tiers-Etat de la mondialisation

- En 1952, trois ans avant la conférence de Bandung, Alfred Sauvy puisa dans l'esprit fécond de l'abbé Sieyès les ferments d'une métaphore pour inventer le terme de Tiers-Monde : « *Ce Tiers-Monde qui, lui aussi, veut être quelque chose...* »<sup>19</sup> Sans doute peut-on aujourd'hui retourner la métaphore pour relever qu'aux Etats généraux de la mondialisation, les pays émergents entendent bien s'ériger en un Tiers-Etat « *qui, lui aussi, veut être quelque chose...* » Encore leur faut-il dépasser les revendications de gouvernance pour porter un projet commun, promouvoir des valeurs convergentes et s'assigner un destin collectif.
- On doit aussi attendre de ce Tiers-Etat de la mondialisation – plus imaginatif et décomplexé – un renouvellement du *leadership* politique que n'assume plus vraiment un Occident traumatisé par son déclin. Dans le monde industrialisé, ce n'est vexer personne que de reconnaître un certain essoufflement des élites lié, notamment, au poids des conformismes, au simplisme des medias et à l'impatience des opinions.

Mais, une chose est certaine : un nouvel usage du monde réclame un *leadership* plus divers, audacieux et légitime afin tout à la fois d'éclairer, de décider et de rassurer. Combien de fois n'ai-je entendu le président Lula déplorer le manque de *leadership* face aux défis du siècle nouveau. Il est vrai qu'il a conclu son second mandat avec une popularité de 85%, supérieure à celle qu'il détenait en débutant son premier mandat...

\*

---

<sup>19</sup> Voir Alfred Sauvy in « Trois monde, une planète » - Le Monde 14/08/1952.

J'espère n'avoir pas lassé votre Compagnie par une communication trop longue.

Je souhaiterais néanmoins la conclure en rappelant que, entre le Rouge Brésil et la Verte Normandie, ce sont avant tout les liens humains qui franchirent l'Océan, puis les siècles. Bien sûr, les intérêts et les conflits aussi mais, avant tout, une certaine vision de l'Homme et du monde. Or, en participant comme vous le faites au rayonnement des idées, votre Compagnie œuvre au respect de l'intelligence, de la tolérance et de la dignité humaine.

Le tempérament normand a forgé et forge encore une part de l'esprit français. Si notre pays a connu plusieurs âges d'or, le Brésil, lui, est convaincu que le sien : c'est aujourd'hui, et que demain ne pourra être que meilleur. Il reste que ces deux grands pays peuvent solidement s'appuyer sur le caractère de leurs peuples et le génie de leurs nations.

Réfugié en Amérique latine pour fuir l'enfer du nazisme, l'autrichien Stefan Zweig publia en 1941 un opuscule intitulé « *Le Brésil, terre d'avenir* »<sup>20</sup>. Une citation de cet ouvrage me fournira les mots ultimes de cette conférence publique :

*« Ce ne sont jamais les formes extérieures de l'Etat qui déterminent l'esprit et l'attitude d'un peuple, mais c'est au contraire toujours le tempérament inné d'une nation qui laisse, en définitive, son empreinte dans l'Histoire... »*

Je vous remercie de votre attention.

---

<sup>20</sup> Stefan Zweig, « Brasilien, ein Land der Zukunft » 1941, traduction française en 1942, publié in « Le Livre de poche » collection Littérature et documents – janvier 2002.